

LE PASSE-TEMPS

ET
LE PARTERRE
RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES

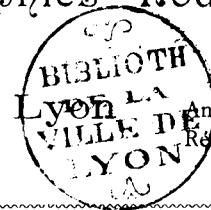
Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

SEUL VENDU DANS LES THÉATRES DE LYON

ABONNEMENTS

Six mois 2 fr. Rédaction et Administration : 14, Rue Confort,
Un an 4 »

V. FOURNIER, Directeur



ANNONCES

Années la ligne 0,30
Reclames — 0,50

SOMMAIRE

A nos Lecteurs	La Rédaction.
Causerie	Lucien.
Echos artistiques	P. B.
Nos théâtres	X.
Parrain d'une rose (<i>poésie</i>)	Henri Second.
Croquis alpestres (<i>suite</i>)	Un attentif.
Par ci, par là !	Maurice P.
Notre Album : Toujours Adieu ...	Jean Aicard
Cercle Pierre Dupont	X.
César Franck	Georges de Myrte.
Casino. — Scala-Bouffes. — Eldorado.	
Bulletin financier.	

CAUSERIE

J'aurais voulu rendre compte de l'exposition des tableaux, au Parc de la Tête-d'Or, exposition qui, par son importance et la valeur des toiles qu'elle renferme, est des plus remarquables ; mais c'eût été là un travail considérable pour lequel l'espace me manquait. Du reste, tous les critiques d'art de la presse lyonnaise se sont comme moi effrayés de pareille besogne, et se sont bornés à formuler des observations générales, sans entrer dans les détails qui les eussent entraînés trop loin.

J'ai bien dit, dans notre numéro du 13 mai, quelques mots de cette exposition, qu'on me permette d'y revenir, avant qu'elle ne se ferme, mais pour m'occuper surtout des visiteurs.

C'est incontestablement cette exposition de tableaux qui attire la plus grande affluence des curieux, cela se comprend. La partie industrielle, qui est à coup sûr remarquable, n'offre quelque intérêt qu'à ceux qui ont des connaissances spéciales en la matière : l'ingénieur, par exemple, passe de longues heures devant les machines de toutes sortes, curieux de connaître les perfectionnements et les inventions, mais pour celui qui ne connaît pas le premier mot de la mécanique une machine ne dit rien. Il en est différemment d'une exposition de peinture qui, même pour la masse ignorante, a un peu l'attrait d'un spectacle.

J'ai passé et je passerai encore d'agréables moments dans ces salons de peinture, où, si l'on prête l'oreille aux conversations, on entend des mots bien amusants. Un brave paysan, les yeux écarquillés d'admiration, s'écrie avec conviction :

— Comme on voit bien que tout cela a été fait par des peintres ! !

Un autre devant une toile représentant Vénus et l'Amour, l'indique du doigt à ceux qui l'entourent :

— Tiens la Sainte Vierge et l'enfant Jésus !

Le brave homme n'a pas remarqué que l'enfant représenté a des ailes, et que l'enfant Jésus n'en a pas ; c'est là un détail, qui, dans son ignorance, lui a échappé. Il ne sait pas que les ailes sont un symbole, car comme le dit une vieille chanson.

*Et si l'Amour a des ailes
N'est-ce pas pour voltiger ?*

J'ai fait au salon de peinture une remarque curieuse à propos de ces braves campagnards, c'est qu'ils ont un sentiment de pudeur que nous ne connaissons pas. Il est vrai que la pudeur est un sentiment purement conventionnel.

Ainsi, en Russie, une grande dame se met complètement nue devant un moujick, pour elle un moujick n'est pas un homme : dans certaine partie de l'Orient la pudeur impose à une femme de ne pas montrer son visage, aussi a-t-elle par hasard le visage découvert et voit-elle venir un homme, elle retrousse ses jupes sur son visage, mais pour le cacher ainsi elle découvre ce que, dans notre pays, la femme la moins pudique ne montre jamais ; ce que la Mouquette de Zola exhiba aux quidams, et, s'il faut en croire la chronique, ce que, par forme de plaisanterie, certain soir M. Thiers « le libérateur du territoire » fit voir entre deux chandelles à la lucarne d'un château.

Quoiqu'il en soit, ce sentiment de pudeur se traduit, surtout chez les campagnards, à la vue des études du nu, par des expressions indignées, d'une crudité de langage qui ne nous permet pas de les reproduire.

Ce qui fait la suprême joie des virtuoses dont je parle, ce sont les petites scènes d'intérieur qu'ils cherchent à expliquer, et qui a pour eux l'attrait d'une anecdote mise en action. Il est très amusant d'entendre reconstituer cette anecdote par eux.

Une remarque curieuse à faire, c'est que

En le réunissant au Parterre, nous fusionnons en un seul, deux journaux qui — chacun de leur côté — avaient su conquérir une importance exceptionnelle, tant au point de vue théâtral qu'au point de vue littéraire.

Cette fusion ne peut qu'être profitable au développement de notre journal ; nous avons la certitude que nos lecteurs nous continueront la sympathie qu'ils nous ont constamment témoignée et que nous chercherons de plus en plus à justifier.

Le Passe-Temps et le Parterre réunis seront dorénavant vendus à l'intérieur des théâtres et à l'extérieur au prix uniforme de dix centimes.

les virtuoses dont je parle ne savent pas le premier mot de la peinture, éprouvent toujours un sentiment d'admiration, qu'ils ne peuvent discuter, devant une œuvre importante s'imposant à eux. Ils admirent de confiance sans doute, mais ils admirent.

J'ai déjà eu l'occasion de faire une observation analogue à propos de la musique. Ce sont exclusivement les grands opéras avec leur luxueuse mise en scène, leurs chœurs et leur action toujours dramatique qui impressionnent les masses ; l'opéra comique avec ses finesse, ses fioritures et ses délicatesses ne leur dit rien.

C'est que, aussi bien en musique qu'en peinture, tout le monde, sinon les plus ignorants, a le sentiment du beau, et il le subit. Un chef-d'œuvre littéraire, au contraire, demande pour être compris et apprécié, une certaine éducation et des connaissances préalables.

Le tableau qui, à l'Exposition, frappe spécialement le public est celui de notre compatriote Roybet, représentant Charles le Téméraire dans l'Eglise de Nesle, œuvre considérable, non pas seulement par les proportions gigantesques de la toile, mais par l'art qu'y a développé le peintre, lequel y a travaillé trois ans.

Au début de l'Exposition, le bruit avait couru que M. Roybet en demandait la bagatelle d'un million, et on raconte aujourd'hui que le peintre offre de le céder à la Ville pour ses déboursés, soit cent cinquante mille francs.

A ce propos, un journal s'est donné la peine bien inutile d'expliquer par le menu le chiffre des dépenses faites par l'artiste. Il est certain qu'un pareil tableau a dû en entraîner de considérables, ne serait-ce qu'en modèles et en costumes, mais la valeur d'un tableau ne s'estime pas d'après ce qu'il a coûté au peintre, mais par ce qu'il vaut comme œuvre d'art. Certainement l'Angelus que M. Chauchard a acheté sept cent mille francs n'a pas coûté à Millet plus d'une centaine de francs.

A ce point de vue, le tableau de M. Roybet est une œuvre bien supérieure au prix qu'il en demande, mais il est de dimension telle qu'un musée peut seul en faire l'acquisition, et le peintre doit être assez embarrassé pour en trouver le placement : c'est pour ce motif, sans doute, qu'il l'offre à sa ville natale au simple prix de ses déboursés. La proposition, à coup sûr avantageuse, sera-t-elle acceptée ? Je ne sais, mais si elle l'est, le tableau de M. Roybet prendra, je l'espère, sa place au musée des peintres lyonnais, puisque cet artiste est notre compatriote, et il en sera le clou, pour me servir d'une expression à la mode.

LUCIEN.

ECHOS ARTISTIQUES

On nous annonce de Paris, qu'une représentation extrêmement intéressante sera donnée en novembre, au Théâtre des Célestins.

Une des plus jeunes et la plus belle tragédienne de Paris, Mme Romone, dont les débuts dans *Phèdre* ont été fort remarquables, viendra jouer, à la tête d'une troupe excellente, le plus émouvant et le plus passionné des drames de Shakespeare *Roméo et Juliette*, traduction en vers de M. Georges Lefèvre, joué à l'Odéon avec un succès retentissant.

Le rôle de *Roméo* sera tenu par M. Silvère, un jeune tragédien de grand talent.

¶

Nos anciens pensionnaires :

M. Lafarge, le créateur des *Troyens* de Berlioz à l'Opéra-Comique, qui a créé avec tant d'éclat la *Valkyrie* sur notre Grand-Théâtre, vient d'être engagé par M. Ponzogno, au théâtre de la Scala de Milan.

Mme Martini, la chanteuse contralto qui a appartenu à notre Grand-Théâtre, vient — après avoir chanté à Anvers — d'être engagée au Grand-Théâtre de Marseille.

¶

Faust approche de sa millième représentation à l'Opéra. MM. Bertrand et Gailhard ne laisseront pas passer cette fête artistique sans la célébrer dignement.

On aurait voulu peut-être garder un peu plus longtemps le secret de ce qui se prépare pour en laisser la surprise au public ; mais, quelques révélations ayant été faites déjà, il faut se résigner à dire tout... ou à peu près.

Donc, le soir de la millième, *Faust* sera chanté d'un bout à l'autre ; mais après la scène de la prison, au lieu de l'apothéose habituelle, voici ce qu'on verra :

Le plancher de la scène entière s'ouvrira et des dessous émergeront, au fond, Gounod entouré des neuf Muses, puis des groupes vivants représentant les neuf ouvrages que voici :

Sept du répertoire de l'Opéra, *Faust*, *Roméo et Juliette*, *Sapho*, *la Nonne sanglante*, *la Reine de Saba*, *Polyeucte*, *le Tribut de Zamora* ; deux du répertoire de l'Opéra-Comique, *Mireille* et *Philemon et Beaucis*.

Pendant l'apothéose, un chœur sera chanté, dont les paroles seront de l'habitué collaborateur de Gounod, M. Jules Barbier, et la musique de son plus vieil ami, M. Ambroise Thomas.

Comme l'on voit, on peut espérer que la fête sera superbe, il n'y manquera, hélas ! que le grand musicien qui eût été heureux d'être là.

¶

Fèvre, après avoir quitté avec tambours et trompettes la Comédie-Française, y rentrera pour une création dans la *Route de Thèbes*, d'Alex. Dumas fils.

L'adieu aux planches, n'est jamais un dernier adieu !

Il est dès à présent certain que l'on ne jouera pas à Bayreuth l'an prochain. On projette pour 1896 une reprise de la Tétralogie, qui n'a plus été jouée depuis 1876.

¶

Le Théâtre-des-Lettres rouvrira vers le 20 octobre, avec une comédie en cinq actes, en prose, de M. Emile Fabre, *Comme ils sont tous*, qui devait être jouée au Théâtre pendant la saison dernière.

¶

Le *Ménestrel* nous met au courant des hauts faits artistiques de l'empereur d'Allemagne :

« Pour n'en point perdre l'habitude, on assure à Berlin que l'empereur Guillaume II travaille à une opérette dont le sujet est tiré d'une vieille légende germanique que Richard Wagner avait l'intention de traiter lui-même. C'est peut-être la légende de *Wieland le Forgeron* ; mais les détails sont encore inconnus. Il paraît que l'Empereur a écrit le livret en collaboration avec le comte d'Eulenburg, auteur, pour les paroles, de la *Chanson à Aegir*. Les Berlinois, nés moqueurs, ont heureusement augmenté le nombre respectable de sobriquets qu'ils ont déjà donnés au jeune Empereur. En Allemagne on distingue les ouvriers payés par heure de travail de ceux auxquels on accorde un prix fixe pour un travail déterminé. Dans ce dernier cas on parle d'ouvriers « en accord ». Or, les Berlinois appellent maintenant leur Empereur « ouvrier en accord » étant donné le temps qu'il consacre à la composition musicale. »

¶

La maison qu'habita Weber à Hosterwitz, près Dresde, et où il composa *le Freischütz*, va être mise en vente par suite du décès du dernier propriétaire. On n'est pas sans quelque appréhension sur le sort qui est réservé à cette demeure historique que l'on avait, jusqu'à ce jour, entretenue dans l'état où Weber l'avait laissée. Cette tradition pieuse sera-t-elle respectée par les nouveaux propriétaires ?

¶

La dernière extravagance qui nous est signalée d'Amérique est la vente à l'en-chèbre... d'un ténor.

Cela s'est passé pendant une *garden party* à Richfield Spriggs. La présence à cette fête du populaire et séduisant ténor Albert Thies avait causé une certaine effervescence parmi les plus jolies invitées, et l'on se disputait à qui l'aurait pour danseur. M. Thies, mieux avisé que son immortel précurseur, le berger Pâris, refusa de faire connaître sa préférence. Il se mit debout sur une table et déclara se résigner à la *plus offrante*. L'en-chèbre fut dirigée dans la forme voulue par son ami M. Earle, qui dépensa une chaleur extraordinaire à vanter la valeur de l'objet exposé.

Après une lutte très animée le ténor fut adjugé à une sentimentale, *young lady* pour la somme de *cent dollars*, qu'on remit séance tenante à une institution de bienfaisance.

P. B.

NOS THÉÂTRES

THÉÂTRE DES CELESTINS

Salle comble aux Célestins, tous les soirs de cette semaine, pour les représentations de Coquelin.

Tout a été dit sur l'art consommé avec lequel le grand comédien interprète des rôles d'allure et de caractère absolument différents. Les *Surprises du Divorce* et *Chamillac* nous ont permis, une fois de plus, de constater la souplesse merveilleuse de son talent.

Dans le rôle de *Duval*, le gendre persécuté du désopilant vaudeville d'Alexandre Bisson, nous le retrouvons avec sa jovialité narquoise, sa verve tout à la fois exubérante et disciplinée, sa façon toute personnelle de souligner les mots ; pendant trois actes, sans une minute d'arrêt, sans un moment de langueur, il soulève dans la salle de véritables tempêtes d'éclats de rire.

Dans la comédie d'Octave Feuillet, pièce étrange, mais pas banale, à laquelle on pourrait peut-être reprocher un peu d'obscurité, l'artiste nous apparaît dans des situations dramatiques, toujours aussi parfait, toujours aussi sûr de lui-même.

Nous n'entrerons pas dans le détail de ces deux pièces, déjà représentées plusieurs fois sur notre seconde scène.

Dans *Chamillac*, M^{es} Leturc et Baréty jouent avec une grande sincérité de sentiment et d'émotion, l'une le rôle de Sophie Ledieu, la seconde le rôle de Jeanne de Tryas.

Les *Surprises du Divorce* ont permis à M^{me} Patry (M^{me} Bonivard), la belle-mère acariâtre, agaçante et rasante, de se livrer, au 1^{er} acte, en costume de Sylphide, à des exercices chorégraphiques de la plus haute difficulté.

PARRAIN D'UNE ROSE

M. Berger, rosieriste à la Tronche près Grenoble, a donné à une rose nouvellement créée le nom de son compatriote Dauphinois, Henri Second. Ce dernier qui est un fin journaliste doublé d'un très aimable poète, a répondu à cette gracieuseté par l'envoi de la pièce suivante :

D'une rose je suis parrain,
Rose rouge, couleur de lèvre,
Dont le baiser, chaud ou serein
Peut donner ou calmer la fièvre.
Certes, un roi n'est pas mon cousin
Car ce n'est pas banale chose :
Etre le parrain d'une rose !...
D'une rose je suis parrain.

Rose dont je suis le parrain,
Je ne suis enchanter ni fée,
Je n'ai pas de pouvoir divin
Et je ne suis pas même Orphée.
Je t'adresse, en langage humain,
Pour tout présent une prière ;
Daigne l'écouter toute entière,
Rose dont je suis le parrain.

Rose dont je suis le parrain,
Quand tu reverras, près de ta tige,
Sous le gai soleil du matin,
Quelque papillon qui voltige :
Ne le remets pas à demain,
Peut-être que la mort le guette ;
Sois bonne et ne sois pas coquette,
Rose dont je suis le parrain.

Rose dont je suis le parrain,
Fleuris au corsage des belles,
Mais n'égratignes pas leur sein
Avec tes épines rebelles.
Fais-toi bien douce sous leur main,
Verse-leur tes plus purs dictames ;
Ce sont tes sœurs, ce sont des femmes,
Rose dont je suis le parrain.

Rose dont je suis le parrain,
Fleuris pour les chastes tendresses,
Parfume aux amants le chemin
Et sois témoin de leurs ivresses.
Mais, hélas ! fane-toi soudain
Si tout ce bonheur n'est qu'un songe ;
Fuis le parjure et le mensonge,
Rose dont je suis le parrain !

Rose dont je suis le parrain,
Fleuris pour toute fille honnête,
Et, bien qu'en tête il ait « un grain »,
Sois élémente pour le poète.
Qu'on ne te soigne pas en vain ;
Mets un bouquet digne d'envie
Jusque dans la plus humble vie,
Rose dont je suis le parrain.

Rose dont je suis le parrain,
A toute douleur sois sensible,
On ne vit pas rien que de pain :
Sois sans cesse au pauvre accessible.
Pour adoucir quelque chagrin
Et chasser le souci morose,
Reste, toujours, à tous éclosé,
Rose dont je suis le parrain.

Rose dont je suis le parrain,
Si tous ceux qui t'ont désirée
De ton parfum eurent un brin,
Si les passants t'ont respirée ...
Quand viendra l'heure du déclin
Et malgré la rosée en larmes,
Va, ne regrette pas tes charmes,
Rose dont je suis le parrain !

Henri SECOND.

Paris, 18 septembre 1891.



VERMOREL
A Villefranche (Rhône)

ALAMBICS
Brevetés S. G. D. G.
Produisant du premier jet
l'eau-de-vie au degré voulu.
Système de basculement.
Bon fonctionnement garanti

POMPES A VIN

ENTIÈREMENT MÉTALLIQUES
Matériel de Greffage - Pal injecteur
SULFURE DE CARBONE - VIGNES AMÉRICAINES

Ecrire à V. VERMOREL, à Villefranche (Rhône)



EUCALYPTA

Des Trappistines de Lyon
VRAIE DÉCOUVERTE
pour entretenir
conserver et faire repousser les

CHEVEUX

SUCCÈS GARANTI
5 fr. le flacon

Envoi franco contre mandat-poste

En vente : chez tous les COIFFEURS et PARFUMEURS

DÉPOT GÉNÉRAL

75, Rue de la République, 75

LA KAOLINE

COULEUR A LA COLLE

Peinture chimique, sèche, hydraulique

La Kaoline est la seule peinture pour murs, papiers, bois, vieux murs peints, etc., qui puisse remplacer supérieurement la chaux et la peinture à la colle ordinaire, dont l'emploi offre généralement tant de défauts dans l'exercice des badigeonnages.

La Kaoline est de treize couleurs différentes ; son emploi est facile, elle ne s'écaillle pas et ne déteint jamais. Les nuances les plus pures, les plus douces, sont obtenues sans ondée et l'on peut faire sur le fond : filets, champs étrusques, bordures, ornements, en un mot obtenir une décoration.

Le paquet de Kaoline de 2 k. 500 est suffisant pour peindre en deux couches 50 mètres carrés des matériaux indiqués plus haut. Prix du paquet : 2 fr. 25. Par correspondance ajouter 0,60 cent. par paquet.

Envoi franco de la carte des diverses teintes : Aux Petits Docks du Commerce, 12, Rue Confort, LYON

Vient de paraître

L'ALMANACH

DES

VITICULTEURS

POUR 1895

Opuscule groupant et résumant les travaux les plus récents, les plus intéressants concernant la viticulture.

Prix : 50 centimes

Franco par la poste : 60 cent. en timbres

EN VENTE

Aux Petits Docks du Commerce

12, Rue Confort, 12, LYON

PEINTURE-EMAIL

Cette peinture s'applique sur tous les objets, tels que : Vélocipèdes, Meubles, Plâtres, Ciments, Terre cuite, Zinc, Fer, etc.

Pour l'employer, il suffit de bien nettoyer les surfaces sur lesquelles elle doit être appliquée. On l'étend de préférence avec une brosse plate.

Se vend en bidons de 1 fr. 75 et 3 fr.

Par correspondance : 0 fr. 30 par bidon

13 COULEURS DIFFÉRENTES AU CHOIX

DÉPOT GÉNÉRAL :

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON

CROQUIS ALPESTRES

III

Le Séjour (Suite)

e) Je laisse à dessein de côté les Italiens, Hollandais, Belges, Espagnols, Roumains et Grecs qui voyagent trop peu et en trop petit nombre pour qu'on puisse étudier avec exactitude et profit leur personnalité. Il faut voir ces gens-là au milieu des paysages accoutumés dans le cadre familial de leur territoire habituel si l'on veut porter sur leurs mœurs, leurs idées, un jugement probant et circonstancié. Partout ailleurs leur entité diminue, s'efface et disparaît.

f) J'arrive maintenant aux Maîtres du pays, de ce beau et merveilleux pays des neiges vierges ; j'ai nommé les Suisses.

J'ai beaucoup de sympathie pour eux, d'abord parce que ce sont des gens de valeur, ensuite parce qu'ils sont de bons patriotes. Beaucoup d'Helvètes, intelligences alertes, éclairées, lucides, ont des aperçus ingénieux et directs sur les questions les plus diverses.

De plusieurs entretiens avec eux j'ai dégagé les points suivants que je crois le moment venu d'exposer ici ; peu connus, souvent même inédits, ils caractérisent, ce me semble, assez bien, la physionomie, l'*habitus*, les préoccupations esthétiques et les données intellectuelles de ce petit peuple intéressant.

J'ajout que les Suisses sont bons patriotes. En voici la preuve : ils se montrent très soumis à leur gouvernement. Si les menées et les partis politiques divisent, comme partout, les principales classes helvétiques, chacune d'elles, il faut le reconnaître, n'en reste pas moins très attachée aux coutumes et aux usages nationaux. Leurs discussions politiques n'ont jamais pour but de modifier en quoi que ce soit la forme de leur gouvernement. Avant tout et surtout ils sont franchement républicains. Leur système administratif, leur constitution fédérale en font foi. Ils sont républicains comme les Allemands sont monarchistes et les Anglais royalistes constitutionnels.

Quand on étudie d'un peu près la constitution helvétique, l'on est frappé de sa simplicité. Un président nommé pour deux ans, et auquel sont alloués de modestes émoluments de 13.000 fr. environ, se trouve à la tête de l'Etat. A côté de lui siège, pendant un laps de temps déterminé un conseil fédéral composé des députés nommés par les députés siégeant aux conseils cantonaux. Dans chaque canton, le conseil forme un petit parlement particulier dont l'autorité s'étend sur tout le district ; au-dessous se trouvent les agglomérations municipales, les communes administrées par des maires.

Voici pour le pouvoir exécutif. Laissons de côté les pouvoirs administratifs et judiciaires qui ne présentent rien de particulièrement intéressant, et occupons-nous de l'armée. Celle-ci ne comprend que des

officiers et des soldats de réserve. Tout Suisse, à sa majorité, doit accomplir une période d'instruction de deux mois qui se renouvelle de deux années en deux années avec la plus grande régularité jusqu'à son passage dans l'armée territoriale. Afin de maintenir en quelque sorte toujours en haleine le corps des officiers et de surveiller l'enseignement militaire par eux donné aux soldats, un conseil composé d'un certain nombre d'officiers et de sous-officiers d'infanterie, de cavalerie, d'artillerie, de génie en activité, est chargé de veiller à l'exécution stricte des règlements et de se tenir au courant de toutes les améliorations ou innovations à apporter aux manœuvres et au matériel de guerre. Les périodes sont des plus chargées et pendant les 60 jours qu'officiers et soldats passent sous les drapeaux, aucune peine, aucune fatigue n'est épargnée pour mener à bien l'instruction, et arriver à des manœuvres assez satisfaisantes.

J'ai pu juger par moi-même du bon air et de la bonne tenue des régiments suisses. A leur tête se trouvent des gens distingués, très au courant des choses de leur métier, et capables d'accomplir en personne et défaire accomplir bravement leur devoir aux troupes qu'ils commandent. En temps de paix aucun général n'est nommé, sans doute par crainte d'une influence trop dictatoriale. Actuellement l'armée suisse ne compte dans ses rangs que des colonels.

Presque tous les soldats sont des tireurs remarquables ; ainsi que j'ai pu le constater au dernier concours international de tir, à Lausanne. Nullement nerveux, les suisses visent la cible avec un calme et une précision remarquables. Je vous assure qu'en cas de guerre, les braves soldats postés en tirailleurs dans les anfractuosités de l'Alpe, ne manqueraient guère l'ennemi et le tiendraient à peu près sûrement au bout de leur fusil ! De telle sorte que les quelques imperfections qui se manifestent dans les mouvements et les exercices en rangs servent me paraissent être de bien minime importance auprès des excellents résultats obtenus au cours de l'instruction sur le tir, durant les feux de guerre ou devant la cible.

Mais ce qui en constitue la gloire et, comme il est inscrit au fronton de l'Université genevoise « la garantie fondamentale des libertés helvétiques », c'est la force et l'élévation des hautes études. Parmi les étrangers qui, chaque année, vont chercher en Suisse la fraîcheur des sommets et le charme des sites, il en est bien peu qui se préoccupent de l'importance intellectuelle de l'enseignement donné dans ce pays. L'on ne saurait en imaginer de mieux compris. Il n'est pas une ville un peu importante qui ne possède une université. Croirait-on qu'à Neufchâtel on peut suivre un cours de linguistique indo-européenne ! A Berne on enseigne le sanscrit, les langues iraniennes, l'hébreu. Lausanne compte deux professeurs d'arabe. M. Naville, à Genève, enseigne l'égyptologie et M. de Saussure y fait un

cours de linguistique. Et je ne puis m'empêcher de citer les lignes suivantes écrites à propos du 10^e congrès des orientalistes, tenu le 4 septembre dernier dans cette ville : « Si le commerce Suisse tend à s'éloigner de la France, les étudiants n'en ont pas encore désappris le chemin. Un respectueux contingent de recrues laborieuses et zélées vient recueillir chaque année l'enseignement de nos grandes Ecoles. L'Université de Genève compte parmi ses professeurs un ancien élève de l'école Normale, et cinq élèves diplômés de l'Ecole des Hautes Etudes. Nos chaires d'orientalisme, en particulier, souvent délaissées par le public français, recueillent presque régulièrement ici une véritable élite d'auditeurs. Les noms des familles les plus illustres et les plus nobles de la Suisse figurent dans les divers comités du Congrès. Ce petit peuple, si jaloux de son indépendance et si respectueux du savoir, a produit, à côté de savants éminents, une aristocratie d'ameublés éclairés, intéressés aux recherches de l'orientalisme. » (1).

Si des hautes études nous détournons nos regards pour les porter vers l'enseignement secondaire, nous constatons ceci : le baccalauréat qui, en France, est une formalité dont on s'acquitte aisément, présente en Suisse de sérieuses difficultés. Les épreuves en sont ardues. C'est ainsi que les candidats doivent composer un *thème grec*, épreuve exigée chez nous pour la licence ès lettres seulement. Par contre, à sa sortie du gymnase, comme *satisfecit* d'études, brevet d'instruction afférent aux années passées en pension, l'élève est tenu de satisfaire à un examen assez semblable à celui de notre Baccalauréat ès-lettres ou ès-sciences.

(à suivre)

UN ATTENTIF.

PAR CI, PAR LA !

Décidément elle est bien drôle la prévention du Conseil Municipal de Nîmes et la démarche de « Môssieu le Maire » est du plus haut comique.

Il suffit qu'un ministre de l'Intérieur veuille faire appliquer la loi, pour qu'aujourd'hui le Midi bouge et que nos bons méridionaux se soulèvent.

« Ah ! on ose toucher à nos vieilles et barbares coutumes, bagasse mes frères, il ne me fait pas peur M. Dupuy et je lui parlerai, moi ».

Par la Târasque, il faudra qu'il capitule ou j'y perdré mon écharpe !

Je le vois d'ici, ce fougeux M. Reynaud, assisté de ses deux adjoints, débarquant à Paris, rouge de colère et se faisant dare dare conduire au Ministère.

Et il lui a parlé, en effet, avec cette bonhomie méridionale, cousine-germaine du sans-gêne : « Mon cer, vous un Mi-

nistre, gardien des institutions, mais vous n'y pensez pas ?

Empêcher que chaque dimanche nos belles arènes soient souillées du sang du taureau !

Oser défendre que les tripes de ces pauvres animaux se développent en farandole tout autour de la piste, pour le plus grand plaisir de nos filles de Provence ; et vouloir que du jour au lendemain cette noble hécatombe cesse brusquement !

Trouv de l'air, c'est de la folie, et après cette prouesse, si jamais vous osez venir vous promener auprès de la Fontaine, je me déclare impuissant à faire j'rotéger vos jours, contre la fureur du peuple.

Ramenez-nous à la Féodalité, rétablissez dans le Midi le droit de cuissage, mettez nos fils en servage et frappez-nous de dîmes extraordinaires ; oui, tout, plutôt que la suppression de la mise à mort du taureau dans nos courses dominicales.

Que sera la tauromachie sans l'étripe-ment du cheval et du taureau ?

Voyons dites-le moi ? Rien. A peine une fantaisie pour le boulevardier anémie !

Certain d'avoir produit un effet et gagné sa cause, cette mâle tirade achevée, Môssieu le Maire, se prosterna à la manière musulmane aux pieds de M. Dupuy et bâsia humblement ses sandales ministérielles.

Eh bien ! on n'a pas idée de ça. Il est resté inflexible, Monsieur le Ministre, et, cherchant, mais en vain, à faire comprendre à nos Nîmois tout le côté sanguinaire de ces jeux tauromachiques, il a maintenu son interdiction et l'a notifiée de suite au Préfet du Gard.

Bravo, Monsieur Dupuy, nous n'attendions pas moins de votre fermeté légendaire.

Maintenant que va-t-il advenir ? Vont-ils marcher sur Paris, ces farouches méridionaux ? Vont-ils fermer leurs portes et s'enfuir en Espagne, ou bien tout simplement prendre leur parti de la chose ?

Espérons pour eux et pour leur renommée de bon sens si terriblement compromis qu'ils s'en tiendront à cette dernière perspective.

* * *

C'est chose décidée. Le grand, le seul, l'unique, l'incomparable, le chef des Coquelin, est entré à la Renaissance.

Sarah Bernhardt lui a ouvert les portes de son temple, et à eux deux, ils vont marcher à la ruine de la Comédie-Française.

Ah ! on n'a pas voulu passer nos fantaisies autocratiques, on a persisté à nous traiter en vulgaire sociétaire, on nous a refusé le ruban rouge ! eh bien, rira bien qui rira le dernier.

A nous deux, Claretie, et puisque ce vieux parchemin de traité de Moscou t'autorise à nous traîner en justice, j'irai. Mais le monde en apprendra de telles qu'il en pâlira, ce pauvre vieux monde.

Car il paraît qu'il va faire des révélations, Mascarille, et que ça sera horrible.

L'ami du Grand Patriote va parler, que le monde soit attentif.

Pour nous, ces bouffonneries nous font rire et nous ne pouvons nous empêcher de penser que c'est attacher trop d'importance à

(1). *Journal des Débats* (rose), 10 septembre 1894.

The
Q **Maudarins**

Qualité Extra-Supérieure

SE TROUVE :

DANS TOUTES LES BONNES ÉPICERIES

ET

Maisons de Comestibles

Se vend en boîte de 1 fr., 2,50, 4,50 et 8 fr.

Franco de port

DÉPOT GÉNÉRAL :

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON

OR-EXPRESS

Pour dorer soi-même au pinceau
tous objets

Très facile à faire par tout le monde et très utile dans toutes les maisons.

LA BOÎTE COMPLÈTE : 2 FRANCS

Par correspondance, ajouter 0 fr. 20

PETITS DOCKS DU COMMERCE

12, Rue Confort, LYON

LE PLAN

DE

L'EXPOSITION

DE LYON

(3^e ÉDITION)

Belle carte en quatre couleurs

Prix : 1 franc

EN VENTE :

A L'AGENCE FOURNIER

14, Rue Confort, 14

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

SEUL LE QUINA ABRIC

Permet de préparer SOI-MÊME, à la minute, pour 1, fr 25, un litre de VRAI

VIN DE QUINA conforme au CODEX

Fabrique à LYON, Pharmacie GAUDIET
31, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 31. — ENVOI. — Dépôt dans toutes les pharmacies.



CHRONIQUES, ROMANS
ACTUALITÉS, GRAVURES D'ART, MUSIQUE, ETC.
COLLABORATEURS CÉLÈBRES
ŒUVRES INÉDITES
MODÈS : M^{me} Aline VERNON
ABONNEMENT D'ESSAI :
Cinquante centimes pour Deux mois

tance à un fait qui a le malheur de tomber dans le domaine du cabotinage.

M. Coquelin qui est le premier comique du théâtre moderne, qui possède un talent auquel on ne peut rien trouver à redire et qui est voisin du génie, devrait être au-dessus de ces mesquineries de la vie. Il devrait dire adieu aux succès d'exportation, dont il doit être las, et rentrer sièrement à la Comédie-Française où l'attendent les applaudissements du vrai public et où sa boutonnierre ne tarderait pas à fleurir comme celle de Cadet.

Ce jour-là il aura tous les rieurs pour lui !

Maurice P.....

NOUVEAU ALBUM

TOUJOURS ADIEU

*Adieu, je ne sais plus ni pourquoi je te quitte,
Ni pourquoi sûrement je reviendrais demain.
J'emporte tout ton cœur sur mon cœur qui bat vite,
Et l'odeur de ta main dans le creux de ma main.*

*J'éprouve un vif sursaut de mon sang dans mes
veines,
Rien qu'à voir en esprit ton beau corps pâlissant,
Autant que tes froides, tes caresses sont vaines :
Rien ne fait faire en moi cet appel de mon sang.*

*Adieu. Pourquoi partir? Voir, la nuit, ta fenêtre,
Ta maison, sous la lune, aussi blanche que toi,
Te sentir là, pas loin, c'est le bonheur peut-être...
Et cependant je pars, qui me dira pourquoi?*

*Adieu. Pourquoi rester, puisque ton cœur t'emmène,
Et que tes baisers vains ne m'apaiseraient pas ;
Puisque ton âme fuit ton corps pâle de morte
Juste à l'heure où je crois te tenir dans mes bras ?*

*Nous nous sommes croisés sur un point de l'espace ;
Nous nous serons quittés pour nous rejoindre
encor ;
Tout l'éternel désir en nous passe et repasse :
C'est le destin de l'âme et des planètes d'or.*

*Adieu. Rester, partir, tout est le même songe.
Une constante mort nous quitte et nous reprend.
La triste route humaine à l'infini s'allonge,
Et toute notre vie est un adieu mourant !*

Jean AICARD.

CERCLE PIERRE DUPONT

Nous avons assisté, mardi dernier, à la séance d'inauguration du *Cercle Pierre Dupont*, une jeune Société littéraire et artistique dont le Président d'honneur est Jean Aicard, et le président effectif M. Léon Mayet.

Quelle superbe soirée, et quel début remarquable, si l'on se rappelle que cette Société n'existe que depuis un mois à peine ! Pour son coup d'essai, elle a voulu frapper un coup de maître, et s'est classée d'emblée comme un groupement puissant, grâce au patronage sous lequel elle s'est placée, à la

réelle valeur de plusieurs de ses membres, à l'activité de son Conseil d'administration.

Le spectacle que présentaient, mardi, les salons Monnier étincelants de lumière, envalis jusqu'aux portes par un auditoire élégant, est difficile à décrire, il y avait du monde jusque dans les fumoirs, et ce public d'élite, tenu sous le charme qui rayonne de la Poésie magnifiquement interprétée, vibrat à l'unisson, était profondément remué par d'identiques émotions, saines, fortifiantes, durables. De telles séances sont malheureusement trop rares à Lyon, et nous souhaitons vivement qu'elles soient répétées le plus souvent possible.

C'est naturellement Jean Aicard qui a été le héros de la fête; il a dit successivement la *Chanson du dormir*, l'*Adieu*, la *Chanson du lit*, ainsi que les *Yeux* de Sully Prudhomme, avec cet accent sonore et pénétrant qui donne tant de charme à sa diction. Nous avons vu quelques larmes perler sur la frange de bien jolies paupières, car les femmes surtout ont apprécié l'exquise délicatesse de ces poèmes qui vont tout droit à leurs coeurs, naturellement ouverts à la bonté, et chez Aicard, le Bon et le Beau marchent ensemble.

A côté du Maître, les poètes de la Société ont trouvé le moyen de se faire applaudir. Merlin, le directeur de la *Revue Stéphanoise*, a lu une poésie de Pierre Brondel : *Petite rose des bons*, mais on l'a obligé en outre à faire connaître une de ses œuvres : *Ma dernière Maitresse* qui a été très goûtée; Georges Sibert avait composé, en s'inspirant de la belle devise du *Cercle Pierre Dupont* : *Creuser profond et tracer droit*, une pièce remarquable qui a fait apprécier, une fois de plus, sa vigueur de touche, la franchise d'une plume que n'effraient point les audaces d'expression ; Trac'for a dit : *Le dernier billet*, un vrai bijou ; Louvier : *Simple histoire*, une de ses bonnes pièces ; Tony Bourdin : *Les plaintes de la mitrailleur*, fantaisie où son originalité se donne libre cours, Carlos : une *Poésie macabre*, d'un genre spécial, M. Cierc : *Chanson de geste*, spirituelle parodie de la phrase désormais célèbre de Laurent Tailhade.

Les chanteurs ont été nombreux, mais Durand et Georges Fay ont surtout charmé l'assistance, le premier avec la *Blessure* de Pierre Dupont, et *Pensées d'automne* dont la musique a été écrite par Massenet, sur des paroles d'Armand Silvestre, et le second en détaillant les *Stances à Manon*, avec un art exquis des nuances qui lui a conquis tous les suffrages féminins. Rendu à chanté les *Stances à Ninon*, et ces deux belles — Manon et Ninon — ont dû être satisfaites d'être si finement présentées, celle qui n'a pas d'amour comme celle qui en a trop. M. Miguet a été très applaudi dans l'*Hymne à la France* de Gustave Nadaud, et M. Marot dans les *Bœufs* ; quant à Chavent, sa *Brebis* lui a valu son habituel succès.

La note comique a été donnée par Prudhon et par Merle ; ce dernier a dit le *Ver de terre*, qui a soulevé un rire général. Enfin, M. Héron a exécuté sur la flûte, avec un talent magistral, une fantaisie hongroise : *Czardas*.

D'autres amateurs encore se sont fait entendre : MM. Nock, Henri Martin, etc., mais il serait injuste d'oublier le pianiste, M. Daniel Fleuret, qui est, non seulement un excellent accompagnateur, mais encore un compositeur d'un incontestable talent : il en a donné la preuve en jouant un ravissant menuet dont il est l'auteur.

La soirée s'est terminée à minuit et demi et personne ne l'aura trouvé trop longue ; souhaitons que le *Cercle Pierre Dupont* en organise souvent de pareilles.

LE BANQUET

La séance avait été précédée d'un banquet intime, qui réunissait 35 convives : MM. Jean Aicard, Léon Mayet, Vertan, commissaire général de l'Algérie à l'Exposition de Lyon, Grosset, Henri Martin, Léon Merlin, directeur de la *Revue Stéphanoise*, Audiffret, président des *Amis de la Chanson*, Barbarin et Brondel, vice-présidents du *Cercle Pierre Dupont*, T. Bourdin, secrétaire-général, Guillot et Fay, trésoriers, Louvier, Pompeïen, Brotonnière, Prelle, Vally, Pasquet, Coudrier, G. Sibert, Clerc, Pelletier, Vial, Morin, Donnadieu, Pauporté, Lombard, Garnier, Achery, et nos confrères du *Progrès*, du *Salut Public*, du *Nouvelliste*, du *Courrier de Lyon*, du *Nouveau Lyon* et du *Moniteur Judiciaire*.

Au dessert, M. Léon Mayet a bu, au président d'honneur de la Société ; Jean Aicard lui a répondu en souhaitant longue vie au *Cercle Pierre Dupont*, mais en exprimant quelque regret du choix du titre, qui ne lui paraît pas très heureux.

Il l'a critiqué avec humour, et expliqué quelles avaient été ses réflexions lorsqu'on lui apprit le titre de la nouvelle Société, lequel évoqua en lui la vision d'un tapis vert et d'un billard. Puis il a porté un toast aux journalistes, pour lesquels il a eu d'aimables paroles.

CÉSAR FRANCK

Les journaux ont annoncé récemment que M. Campocasso, le nouveau directeur des théâtres municipaux de Lyon, nous donnerait cet hiver la primeur de *Hulda*, opéra de César Franck, l'un des plus grands symphonistes dont, après Berlioz, s'enorgueillit l'Ecole musicale française.

L'heure nous a paru particulièrement bien choisie pour parler de ce musicien hors pair qui fut avant tout un artiste fervent et convaincu ; certes, dans la suite fulgurante des hommes de génie qui ont honoré l'histoire de la Musique, on rencontre des physionomies bien diverses autant par la nature de leur talent que par la variété de leurs procédés ; pour ma part, je n'en ai jamais rencontré de plus originale que celle de César Franck. Si le symphoniste a été discuté, le compositeur s'impose et c'est du compositeur que nous vous entretiendrons aujourd'hui.

Dans la classification des musiciens modernes, César Franck appartient à cette élite artistique qui devait, après la *Damnation de Faust* et les *Troyens à Carthage*, renouveler presque complètement les procédés d'orchestration et préparer la voie définitive au véritable drame lyrique. Ils furent ainsi quelques-uns, compositeurs savants, artistes généreux que l'uniformité de la mélodie italienne étouffait et qui voulaient essayer de quelque chose de rare, d'inédit, d'imprévu. Mais là où éclata précisément la force de leur talent et la rectitude de leur inspiration, ce fut dans la volonté très arrêtée qu'ils exprimèrent, de ne rien devoir aux combinaisons musicales compliquées de l'école allemande et de faire de la musique très subtile et très affinée, avec précision, avec clarté, avec lumière. César Franck fut un de ces vaillants : l'Art musical lui devra pour cela et surtout pour cela, une reconnaissance durable. Je ne veux point par-

ler d'*Hulda* avant d'avoir entendu cet opéra que l'on me dit très fouillé et peu banal. Mais qui dira les richesses d'orchestration du *Chasseur maudit*, que nous pourrons tous apprécier cette année à l'un des concerts du Conservatoire ? Qui dénombrera les beautés de premier ordre contenues dans ces *Béatitudes*, une symphonie superbe qui, par son élégance, sa perfection et sa grandeur, peut rivaliser avec les pages les plus célèbres de Mozart, d'Haydn, de Schumann et de Beethoven.

Cet homme dont l'âme a sans cesse été visitée par des rêves grandioses fut pourtant un ignoré ! comme Hector Berlioz, qu'il peut revendiquer pour son maître, il a eu à subir l'indifférence des foules. Et cependant qui mieux que lui sut entourer sa pensée musicale d'un cadre plus chatoiante, l'habiller d'un vêtement plus riche ? Sur cette fin de siècle, dès qu'on parle de musique, on a de suite le nom de Wagner à la bouche ; on a tort. C'est de César Franck et d'Hector Berlioz que l'on devrait parler, parce que, moins bruyante, leur musique a davantage parlé à l'âme. Ce n'est pas, certes, que leur génie manque de force, non, mais c'est que leur talent est surtout fait de tendresse et de compassion. Comme tant d'autres, je ne nie pas qu'ils aient possédé le don terrible de faire couler les larmes ! Que voulez-vous ? ils ont préféré charmer.

Charles Gounod, ce grand musicien pour lequel l'Art lyrique n'aura jamais assez de regrets, avait coutume de dire qu'il répudiait la violence, parce que, ajoutait-il, dans l'ordre intellectuel aussi bien que dans l'ordre moral, la violence, loin d'être un signe de force, est un indice de faiblesse. César Franck dut souvent méditer ces paroles du Maître, car je ne connais pas pour ma part de symphoniste moderne plus sobre dans son orchestration, plus discret dans l'expression de sa pensée musicale, plus réservé quant à l'application des formules nouvelles qui devaient la mettre en lumière. Cet artiste fut un simple et un savant ; l'Art et les Artistes lui doivent une gratitude infinie.

Ce modeste était avant tout un convaincu ; de lui je dirais volontiers qu'il avait la foi. Cette foi n'était peut-être pas la foi aveugle et un peu fanatique de l'apôtre, c'était la foi du penseur, c'est-à-dire l'amour de son œuvre poussé jusqu'au sacrifice, la certitude d'être compris quelque jour, et aussi surtout l'inébranlable confiance en soi. Cette foi est belle, elle est noble, elle est respectable. J'en apprécie la grandeur et je m'incline devant elle. Les âmes aux idées puissantes ne peuvent pas se vanter d'être comprises de leur temps ; elles devancent leur siècle et c'est une mission très haute qui leur a été donnée dont elles ne peuvent que se montrer fières. L'artiste pense, la foule ricane. Et après ? Après, c'est la mission qui surgit, c'est la récolte qui se prépare ! Après ! c'est l'avenir plein de promesses, l'aurore pleine de rayons, la nuit noire tout d'abord, puis bientôt parsemée d'étoiles !

Je regarderais ma tâche comme terminée si j'avais pu faire complètement connaître César Franck à quelques-uns de mes lecteurs qui l'ignoreraient sans doute.

PARIS

GRANDS MAGASINS DU

Printemps

NOUVEAUTÉS

Nous prions les Dames qui n'auraient pas encore reçu notre Catalogue général illustré « **Saison d'Hiver** », d'en faire la demande à

MM. JULES JALUZOT & C^{IE}, PARIS

L'envoi leur en sera fait aussitôt gratis et franco.

NÉVROSES, NÉVRALGIES

Les Dragées des RR. PP. Prémontrés de l'abbaye de Saint-Michel du Frigolet, préparées par Bain, pharmacien et expérimentées avec tant de soins pour le soulagement de l'humanité souffrante, sont journalièrement prescrites par les médecins dans les névralgies, les migraines, les névroses, etc., pour régulariser les fonctions du système nerveux. Les résultats obtenus quotidiennement se passent d'éloges ; les guérisons sont très nombreuses. — Détail dans toutes les pharmacies. Exiger la marque nouvelle imprimée sur papier chamois. Vente en gros chez MM. Boissier et Fournier, druggistes, rue de la Poulaillerie, 6, Lyon.

CHEVELURE

Abondante

Soyeuse, brillante et ondoyante

PAR LE MERVEILLEUX

PÉTROLE HAHN

qui arrête la chute, détruit les pellicules et régénère les chevelures dont l'état est le plus désespéré. — Le flacon : 4 fr.

Chez tous les PHARMACIENS, PARFUMEURS et COIFFEURS

Dépôt spécial. BRIAU et Cie, rue Bât-d'Argent, 4, Lyon
Gros F. VIBERT, avenue des Ponts, 47, Lyon

MÉTHODE KNEIPP

DITE « MA CURE D'EAU »

Nouveau Traitement rationnel des Maladies chroniques

PAR L'EAU ET L'HYGIÈNE NATURELLE

RENSEIGNEMENTS et PROSPECTUS

Franco 0.30 centimes

Institution KNEIPP de France

25, Quai de Bondy, LYON

Directeur : M. Emile BUREL
L'ÉCHO KNEIPP, revue bi-mensuelle, SIX francs par an

AMEUBLEMENTS

Meubles de Style et Fantaisie

SIÈGES ET TENTURES
SPECIALITÉ DE BANQUES

Vve PUPIER

54-56, Rue du Bœuf, 54-56

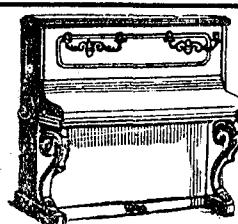
LYON

SUCCURSALE :

23, Quai de l'Archevêché et rue du Palais-de-Justice

PIANOS

HARMONIUMS

VENTE & LOCATION
ÉCHANGES

MUSIQUE - VIVRE

B. BOUDON
1, Cours Lafayette, 1

Agence de Publicité Fournier

14, Rue Confort, 14

Il faut qu'ils sachent bien que c'est l'un des plus grands compositeurs du siècle digne de tous les respects, de toutes les sympathies. Le triomphe viendra-t-il pour lui ? Je le souhaite et le crois sincèrement. Ne nous fions pas trop aux critiques intéressées. Un ami de Michelet demandait un jour au grand historien comment il traiterait Louis XIV au cours de son histoire de France, celui-ci lui répondit : « Vous verrez ce qu'il en restera quand je lui aurai ôté sa perruque. » Des compositeurs superficiels plus réputés à cette heure que César Franck, nous verrons peut-être ce qu'il restera quand le temps leur aura ôté leur perruque.

GEORGES DE MYRTE.

MONTPELLIER

C'est le 25 septembre que le théâtre a ouvert ses portes, *Faust* a été remplacé ce jour là par la *Juive*, M. Boudouresque fils étant indisposé.

La troupe de grand opéra que nous a présenté M. Bernard, possède de bons éléments. M. Mossion (Eléazar) a une voix jeune et fraîche, solide et déploie beaucoup de talent dans le récitatif.

Mme Brillant (Rachel) a tenu son rôle d'une manière satisfaisante, le timbre de la voix est agréable, et l'artiste excellente.

M. Lavallé a été un superbe Brogni ; la voix est chaude et d'une grande puissance.

M. Mallet (Léopold), s'est montré chanteur fin et distingué ainsi que Mme Wan Hoff (Eudoxie) qui possède une voix très pure.

L'ensemble de la troupe est satisfaisant et nous a paru supérieur à la dernière saison.

Faust servait de début à la troupe d'opéra-comique. M. Dastrez, qui faisait sa rentrée, s'est montré comme toujours chanteur de goût et bon comédien ; il a été admis par 138 oui sur 145 votants. Beau succès des plus mérités.

Mme Pauline Doux, bien connue du public lyonnais, a fait valoir de belles qualités dans le rôle de Marguerite, elle détaillera avec un soin méticuleux et son chant est d'un fini irréprochable, son admission est assurée.

M. Boudouresque fils, remis de son indisposition, a été chaleureusement accueilli.

M. Godefroy, d'une voix superbe, a rendu très tragiquement la scène de la mort de Valentin, et Mme Armeline Morreau nous a présenté un gracieux Siebel.

Le ballet bien accueilli.

Le public enthousiaste a prodigé rappels et ovations aux pensionnaires de M. Bernard.

GUILLO.

Nous engageons nos lecteurs à lire l'aviso des **Grands Magasins du Printemps de Paris** que nous publions aux annonces.

CASINO DES ARTS

Les attractions abondent au Casino où les spectateurs voient défiler les genres les plus divers :

Des clowns hilarants comme les Heetley, des musiciens s'étranges avec les Brooklyns, les athlètes au trapèze les sœurs Dorina, les Nabots, etc.

Deux nouveaux débuts viennent d'avoir lieu :

M. Scar-Has, comique danseur et Mme Lystra, chanteuse de genre.

SCALA-BOUFFES

Aussourd tient la vedette à la Scala. — Véritable artiste de théâtre, elle chante avec une exquise délicatesse et un charme infini de diction et d'interprétation.

Début de M. Benjolin.

Grand spectacle avec l'*Escargot* et *Coco Bel-œil*.

ELDORADO

33, cours Gambetta. — Un amateur de statistique a calculé que la revue de l'Eldorado avait été applaudie par 152,395 personnes. Il se base sur le nombre de places de l'Eldorado et sur le maximum des recettes que l'on fait tous les soirs. Dans ce chiffre, quelle part est réservée aux étrangers ? C'est ce que le calculateur n'a pas encore trouvé. En attendant il n'est pas un visiteur de l'Exposition qui ne vienne applaudir plusieurs fois *Ah ! la Gui... ! la Gui... ! la Guillotière !*

Revue Financière Hebdomadaire

Le taux élevé auquel les engagements ont été prorogés en liquidation a encore pesé aujourd'hui sur la tenue des cours. Nos rentes et surtout les fonds étrangers ont été plus sensiblement touchés.

Le 3 %, qui clôturait hier à 102,15 a coté au plus bas 101,62 pour finir à 101,92 ; le 3 1/2 a baissé de 10 c. à 108, l'amortissable clôture à 100,37.

Nos Sociétés de Crédit ont bien résisté au mouvement de recul à peu près général. Le Crédit Foncier à 895 n'a baissé que de 1,25. Le Crédit Lyonnais se traite à 743,75 dernier cours. La Société Générale à 470 n'a pas varié. Le Comptoir National d'Escompte finit à 530.

Le Suez a fléchi à 2 886,25.

Nos Chemins n'ont que peu varié, nous retrouvons le Lyon à 1,410, le Midi à 1,105, le Nord, 1,796,25 et l'Orléans à 1,480.

Sur les fonds étrangers la baisse est générale et très sensible sur quelques cours, notamment sur l'Italien qui perd 80 à 82,60 ; sur l'extérieur qui a baissé de 3/4 à 70 0/16.

Le Turc fait 25,75 ; le Russe 4 %. Consolé 99,50 ; le 3 % 1891 86,60 et le Hongrois 99 1/4.

Le Portugais cote 25 3/4.

Parmi les Sociétés de Crédit étrangères, la Banque des Pays Autrichiens est ferme.

PHOTO-MINIATURE

Il suffit de donner une photographie pour avoir une miniature à l'huile d'une ressemblance parfaite. C'est la reproduction exacte de la nature.

Carte-Album, 15 francs.

Carte de Visite, 10 francs.

S'adresser au « Gardenia », 102, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Travail artistique. Rapidité d'exécution.

Le Propriétaire-Gérant, V. FOURNIER.